

## L'ANIMALITÉ DANS L'ŒUVRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : CONVENANCE, CONSONANCE, ET CONTRASTE

De Bernardin de Saint-Pierre, la postérité a sans doute plus retenu *Paul et Virginie* que les *Études de la nature* ; elle a reconnu en lui un authentique écrivain, un ami et disciple de Rousseau<sup>1</sup>, bien plus qu'un naturaliste et un observateur. Bref, elle a en quelque sorte entériné l'appartenance de Bernardin à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut plutôt qu'à celle des sciences mathématiques et physiques<sup>2</sup>, acceptant en somme le jugement que la *Biographie universelle* de Michaud avait assez partialement emprunté à J.-P. Deleuze, dans son *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle* : « Il manquait de connaissances exactes dans les sciences et son caractère timide et mélancolique le rendait étranger à cette connaissance des hommes et des affaires, à cette énergie qui mettent à même d'exercer l'autorité »<sup>3</sup>. On a oublié les circonstances du bref passage de Bernardin de Saint-Pierre comme intendant du Muséum du 1<sup>er</sup> juillet 1792 au 10 juin 1793, à une époque où les professeurs du Muséum avaient décidé de choisir en leur sein et par eux-mêmes un nouveau directeur, sans passer au préalable par l'autorité de la Convention<sup>4</sup>. On a trouvé, enfin, matière à accréditer la

---

1. La rencontre avec Rousseau date de 1772 et on trouve de très nombreux échos de cette amitié et des promenades faites en commun dans la campagne.

2. En l'an IV, Bernardin fut nommé membre de l'Institut par le Directoire, dans la deuxième classe, section de morale. Cette classe était alors dominée par les Idéologues. Lors de la réorganisation de l'Institut en 1803, Bernardin appartient à la classe de Littérature.

3. Joseph-Philippe DELEUZE, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, Paris, M.A. ROYER, 1823, t. 1, p. 70. Ce passage est cité par la *Biographie universelle* de Joseph MICHAUD, Paris, Thoissier Desplace 1843, t. 37, p. 395, qui est dans l'ensemble assez malveillante et suscita la réplique d'AIMÉ-MARTIN, l'éditeur de Bernardin.

4. J.-P. DELEUZE, *op. cit. supra* n. 3, p. 73, explique que le projet élaboré pour la Constituante par les membres du Muséum, notamment Daubenton et Thouin, prévoyait que « Les professeurs nommeront, chaque année, au scrutin, un directeur et un trésorier choisis parmi eux » ; cette disposition qui consacre l'autonomie du Muséum figure dans le décret d'organisation du 14 juin 1793, mais fut supprimée en 1802. On comprend que la nomination de Saint-Pierre par le roi allait à l'encontre des attentes.

thèse de l'ignorance de Saint-Pierre dans la modestie de certains propos : « moi qui, du sein de ma solitude ai été appelé à remplir la place de Buffon, sans posséder à fond aucune des sciences qui illustrent en particulier mes collègues »<sup>5</sup>, disait-il en présentant à la Convention le projet d'établissement d'une Ménagerie.

Plutôt que de discuter la véracité des multiples anecdotes qui émaillent les biographies<sup>6</sup> et qui tendent toutes à rejeter l'œuvre de Bernardin hors du domaine de la science, en particulier à cause de ses positions anti-newtoniennes<sup>7</sup>, nous souhaitons nous interroger sur les raisons profondes de ce rejet et sa pertinence. Certes, Bernardin de Saint-Pierre n'était pas un spécialiste, alors que justement les sciences naturelles commençaient à se structurer plus profondément : à la division en règnes s'ajoutait désormais une différenciation du point de vue, de classificateur ou de physiologiste, qu'on portait sur les espèces vivantes. Classificateur, il ne l'était pas, en raison de la vision même de la nature qu'il proposait, et il ne cherchait pas davantage à étudier la structure et l'organisation des êtres vivants chacun en particulier, d'une manière analytique, mais plutôt le système de leurs relations : « Pour étudier la nature avec intelligence, il en faut lier toutes les parties ensemble »<sup>8</sup>. Ce point de vue synthétique était lié à la nature des recherches qu'il entendait mener, au-delà même d'une perspective éthologique qui avait été présente dans l'œuvre de Buffon :

« Quelque curieux même que soient les mémoires que l'on a rassemblés sur les mœurs et l'anatomie des animaux qui nous sont les plus familiers, on se flatte encore en vain de les connaître. La principale partie y manque à mon gré ; c'est l'origine de leurs amitiés et de leurs inimitiés. C'est là, ce me semble, l'essence de leur histoire, à laquelle il faut rapporter leurs instincts, leurs amours, leurs guerres, les parures, les armes et la forme même que la nature leur donne. Un sentiment moral semble avoir déterminé leur organi-

5. « Mémoire sur la nécessité de joindre une Ménagerie au Jardin des plantes de Paris », t. 1, p. 756 b, in *Œuvres de Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE*, mises en ordre par L. AIMÉ-MARTIN, Paris, A. Desrez et Lefèvre, 1836, 2 vol. in-4°. Toutes les références renvoient à cette édition.

6. La *Biographie universelle* de J. MICHAUD, *op. cit. supra* n. 3, p. 397 a, retient l'anecdote suivante : « On raconte que Saint-Pierre se plaignant un jour au premier consul du silence des savants à son égard, celui-ci lui dit : " Savez-vous le calcul différentiel, Monsieur Bernardin ? — Non — Eh bien, allez l'apprendre et vous vous répondrez à vous-même. " » Le portrait est tout aussi sévère chez Ferdinand HOEFER, *Nouvelle biographie générale*, Paris, Didot frères, t. 43, 1864, p. 89 : « Il imaginait tous les hommes bons et il n'avait même pas assez de bonté pour respecter les idées opposées aux siennes ; il s'emportait contre les athées en haines violentes qui allaient jusqu'à parler de les étrangler. »

7. Bernardin de Saint-Pierre propose une explication des marées qui va à l'encontre de la physique newtonienne.

8. Étude 9<sup>e</sup>, p. 267 b.

sation physique. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste se soit jamais occupé de cette recherche »<sup>9</sup>.

Pour mener à bien ce projet, Bernardin disposait d'un savoir qui n'était pas foncièrement distinct de celui des savants des années 1780 : savoir de voyageur, d'aventurier et presque d'explorateur, acquis au cours de multiples voyages dont celui à l'île de France (Maurice) est le plus connu, et dans lequel, comme en Silésie, il avait témoigné d'un sens aigu de l'observation, de qualités d'exactitude dans la description, de connaissances en géographie, en physique, en mécanique, auxquelles sa formation d'ingénieur n'était pas étrangère<sup>10</sup>.

Mais, à la nouveauté de l'objet de recherche, Bernardin de Saint-Pierre ajoutait encore un autre désavantage : il ne partageait pas une vision conquérante de la science. Il ne lui suffisait pas de procéder à une critique du savoir livresque, que la fable de *La Chaumière indienne* avait joliment illustrée<sup>11</sup>, pour se ranger délibérément aux côtés des observateurs du grand livre de la Nature : l'expérience proprement vertigineuse du fraisier contemplé de sa fenêtre<sup>12</sup>, dont on s'est si souvent gaussé, ouvrait sur un abîme d'ignorance impossible à combler : pluralité infinie de mondes, pluralité aussi de points de vue : « les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants »<sup>13</sup>. Une mouche habitante de ce fraisier possède une supériorité sur l'homme qui observe l'arbuste : « Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des

9. Étude 1<sup>re</sup>, p. 134 b-135 a.

10. C'est en qualité d'ingénieur du génie que Bernardin fut envoyé à l'île de France où sa rencontre avec l'intendant Poivre eut un rôle important pour la genèse de son œuvre. *Le Voyage à l'île de France, à l'île Bourbon, au cap de Bonne-Espérance, par un officier du Roi*, qui fut publié en 1773, contient déjà l'essentiel des idées de Bernardin sur la nature.

11. Voir la discussion, dans *La Chaumière indienne*, 1<sup>re</sup> éd., 1790, in *Œuvres*, p. 578 a, entre le paria indien qui a découvert ses principes dans la nature et le docteur, « envoyé d'Angleterre, [...] pour chercher la vérité chez les savants de quantité de nations » qui reconnaît : « après bien des recherches vaines et des disputes fort graves, j'ai conclu que la recherche de la vérité était une folie, parce que, quand on la trouverait, on ne saurait à qui la dire sans se faire beaucoup d'ennemis ». Le paria fait de la recherche de la vérité, accessible seulement avec un cœur simple, une obligation.

12. Cf. Étude 1<sup>re</sup>, p. 129 b : « Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches qui avaient l'air si jolies que l'envie me prit de les décrire... J'en observai, pendant trois semaines trente-sept espèces différentes. » Une histoire exacte du fraisier eût composé l'étude de chaque espèce et de ses liaisons avec le monde végétal, et une étude comparée du fraisier et de ses habitants, « au milieu des fumées de Paris », et en pleine campagne.

13. Étude 1<sup>re</sup>, p. 130 a.

recherches infinies »<sup>14</sup>. Bernardin retrouvait les accents de l'*Ecclésiaste* pour souligner l'immensité de la nature et la faiblesse de l'homme, autant que la vanité de la science. Il ne renonçait pas à sa tâche de naturaliste, mais il en connaissait les limites et cherchait à se frayer un chemin qui fût à la mesure de l'homme.

Sur ce point encore, Bernardin de Saint-Pierre paraissait difficile à situer et amplifiait les ambiguïtés qui se trouvaient déjà chez Buffon<sup>15</sup>. Car il ne se contentait pas de proclamer l'homme maître et conquérant de la nature — « Non seulement l'homme fait ressortir à lui toutes les plantes, mais encore tous les animaux »<sup>16</sup> — ni son plus grand prédateur, ni même d'en faire la mesure et le but de toutes choses. Bernardin versait en apparence dans l'anthropocentrisme le plus naïf, dans un providentialisme qui, près de cinquante ans après *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche<sup>17</sup>, ne pouvait guère qu'exciter les sarcasmes des philosophes. En affirmant sans cesse que « l'homme par toute la terre est au centre de toutes les grandeurs, de tous les mouvements et de toutes les harmonies »<sup>18</sup>, Bernardin de Saint-Pierre ne se privait-il pas de la possibilité d'élaborer un discours scientifique sur l'animal qui ne fût ni anthropomorphique, ni platement utilitaire ? N'accomplissait-il pas une régression par rapport aux exigences scientifiques qui avaient été celles de Buffon et de Daubenton ? En affirmant que les plantes ont été faites pour les espèces animales et celles-ci pour l'homme, en faisant ressortir la bienfaisance de la Nature à une Providence dont les *Études de la nature*, publiées en 1784, et les *Harmonies* ne se lassent pas de célébrer l'activité, ne reproduisait-il pas les arguments de l'apologétique chrétienne ou déiste de la première moitié du siècle ? Avec une grande perspicacité, Jean Ehrard mettait en garde contre « l'impression d'une trompeuse continuité » : « du *Spectacle* à la *Contemplation* ou aux *Harmonies de la nature*, rien peut-être ne change, sinon une information scientifique plus ou moins solide, [...], une sensibilité plus ou moins vive et concrète. Rien ne change et pourtant rien n'est semblable »<sup>19</sup>. Nous nous contenterons de remarquer que Saint-Pierre a choisi le terme de convenance plutôt que

14. *Ibid.*, p. 130 b.

15. Jacques ROGER, *Buffon*, Paris, Fayard, 1989. Voir, en part., chap. vi, 2<sup>e</sup> partie, « Un nouveau discours de la méthode », p. 118-134, où J. Roger montre que pour Buffon, l'homme est au centre de l'univers aussi comme sujet connaissant.

16. Étude 1<sup>re</sup>, p. 147 a.

17. Abbé Noël PLUCHE, *Le Spectacle de la nature*, Paris, les frères Estienne, 1732-1750, 9 vol. in-12. L'ouvrage connu de multiples rééditions.

18. Étude 1<sup>re</sup>, p. 148 b.

19. Jean EHRARD, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> éd. 1963, Paris/Genève, Slatkine, 1981, p. 246 ; voir aussi Edouard GUTTON, *Jacques Delille et le poème de la Nature en France de 1750 à 1820*, Université de Paris IV, 1972.

celui de cause finale pour désigner sa conception des rapports dans la nature et que c'est à ce principe qu'il a subordonné celui de compensation<sup>20</sup>. De plus, il opère un renversement de l'argumentation classique sur le Dessein de Dieu dans la Nature, puisqu'il indique que ce n'est pas le spectacle de la nature « qui a d'abord montré Dieu à l'homme, mais c'est le sentiment de la Divinité dans l'homme qui lui a indiqué l'ordre de la Nature »<sup>21</sup>.

I. — LES CONDITIONS DE CONNAISSANCE DE L'ANIMAL :  
LA CONVENANCE COMME PRINCIPE ÉPISTÉMIQUE

La notion de convenance définit chez Bernardin les conditions de possibilité d'une connaissance de l'animal et plus généralement de la nature. Pour la saisir, il semble qu'il faille la considérer comme prolongement critique de l'œuvre de Buffon, comme interrogation sur le processus de la connaissance, avant de discuter de ses interprétations possibles. D'ailleurs, les définitions anciennes de la convenance réunissent, dans l'exercice de la faculté de juger de l'existence ou non d'un rapport entre les objets, le convenant et le convenable, le moral, le social et l'esthétique<sup>22</sup>.

C'est par l'étude des rapports que les animaux entretiennent avec les choses qui les environnent que Buffon ouvrait sa comparaison des animaux et des végétaux, et ce sont aussi les relations de l'homme avec les objets extérieurs, qu'on doit regarder comme des rapports réels, qui constituent « l'affection la plus réelle de notre individu »<sup>23</sup>. Pour reprendre encore une formule buffonienne, c'est « relativement à nous » que nous pouvons juger de la justesse d'une assertion et nous ne connaissons pas la structure intime des choses et des êtres, puisque le seul moyen que nous avons d'y accéder, « c'est le plus ou moins de rapport que quelque chose paraît avoir avec nous et avec le reste de l'univers »<sup>24</sup>. On peut lire ces phrases comme une affirmation que tout est soumis à l'homme, mais on peut aussi comprendre que la connaissance que nous avons des

20. Jean SVAGELSKI, *L'Idée de compensation en France, 1750-1850*, Lyon, Lhermès, 1981. Voir, chap. VIII, la pénétrante étude « Bernardin de Saint-Pierre, convenance et compensation », p. 151-184.

21. Étude 10°, p. 270 a.

22. Voir, par ex., Antoine FURETIÈRE, *Essai d'un dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et les arts*, posthume, 1690, t. I.

23. Georges-Louis LECLERC, comte de BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1767, 15 vol. in-4°, t. II, 1749, *Histoire des animaux*, chap. I, « Comparaison des animaux et des végétaux », p. 4.

24. *Ibid.*, p. 22.

autres êtres vivants est à la fois subjective et relative aux sentiments de convenance et de disconvenance que nous éprouvons à leur vue. Bernardin radicalise ces deux aspects qui se trouvaient déjà chez Buffon, par exemple lorsqu'il affirme : « Il n'y a d'existant que ce qui est utile relativement à l'homme »<sup>25</sup>. Cette position de principe sur le statut ontologique du monde se prolonge sur le terrain du processus de la connaissance et de ses exigences : Qu'est-ce que faire l'histoire d'un animal ou d'une plante ? C'est connaître « ses rapports avec le reste de la nature »<sup>26</sup>. Mais l'instrument de cette connaissance, la raison, n'est pas d'une nature différente de ce pouvoir de perception des rapports qui existe aussi chez l'animal, et elle est prise dans une circularité dont elle ne peut se dégager : car, d'une part, l'examen des objets de la nature nous donne des perceptions de la convenance, qui sont des perceptions de notre raison ; et, d'autre part, « c'est avec les convenances multipliées que l'homme a formé sa propre raison »<sup>27</sup>. Au sens le plus immédiat, la convenance est la perception d'un rapport physique, celui par exemple que les paupières d'un quadrupède ont avec la lumière, et la différence de l'homme à l'animal vient de ce que ce dernier limite son sentiment de convenance à ses besoins, tandis que l'homme est capable de l'étendre au-delà de cette sphère immédiate. Une convenance qui lui est étrangère peut lui procurer un sentiment de plaisir. Mais la raison humaine n'est pas un principe d'une nature différente des convenances qui existeraient chez l'animal : différence de degré et de champ dont on comprend qu'elle s'accompagne chez Bernardin d'une réflexion sur l'intelligence animale<sup>28</sup>. Ainsi comprise, la convenance devient le principe épistémique qui ordonne le savoir de l'homme sur la nature et l'animal.

En définissant ainsi la nature et le travail de la raison, Bernardin de Saint-Pierre rencontre encore une difficulté, car il n'est pas possible d'abolir la distance entre le sujet et l'objet de la connaissance sans mettre en péril ce dernier : « à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent »<sup>29</sup>. La connaissance de la nature requiert donc bien autre chose qu'une démarche analytique, une longue patience qui apprivoise le monde vivant dans la complexité de ses relations. Ainsi, la connaissance de l'animal suppose son maintien à sa place naturelle, dans son lieu d'origine et dans son état d'intégrité : « nous ne pouvons connaître que ce que la nature nous fait sentir, et nous

25. Étude 1<sup>re</sup>, p. 152 b.

26. *Ibid.*, p. 131 b.

27. Étude 10<sup>e</sup>, p. 269 a et b : « car raison ne signifie autre chose que le rapport ou la convenance des êtres. »

28. Bernardin reconnaît dans l'animal, outre l'instinct, une intelligence.

29. Étude 1<sup>re</sup>, p. 131 b.

ne pouvons juger de ses ouvrages que dans le lieu et dans le temps où elle nous les montre »<sup>30</sup>. Il en résulte une condamnation de tout savoir qui dégraderait ou déformerait la nature, comme le montre le plaidoyer en faveur d'une Ménagerie, qui permettrait d'observer les animaux vivants. Dans le *Mémoire sur la Ménagerie*, Bernardin insiste sur la différence entre le Cabinet, lieu de mort, et le Jardin qui est son antithèse vivante ; comme il le dit dans les *Études*, « nos livres sur la nature n'en sont que le roman et nos cabinets que le tombeau »<sup>31</sup>. Dans cette perspective, l'anatomie comparée est insuffisante pour connaître les animaux, et le plus grand mérite de Buffon est justement d'avoir su décrire les animaux avec leurs goûts et leurs comportements, d'après nature, toutes les fois que cela lui a été possible<sup>32</sup>. Comment le chantre de la nature peut-il défendre un projet qui consiste à emprisonner les animaux, à porter atteinte à leur mode de vie, et comment peut-il admettre la domestication des espèces animales, car les deux problèmes sont liés ? La réponse de Bernardin est plus complexe que ne le suggère la fable du bon chien Fidèle dans *Paul et Virginie*, ou son homologue dans *La Chaumière indienne* : ce qui est vraiment condamnable, c'est la captivité sans compensations, car la solitude aigrit tout être vivant : mais si on donne des compagnons d'infortune aux animaux captifs, comme le chien devenu l'ami du lion de la Ménagerie de Versailles, ou le rhinocéros de l'île de France, qui avait pris en affection une chèvre<sup>33</sup>, alors on pourra adoucir les mœurs des animaux féroces. En fin de compte, la Ménagerie, qui doit respecter les animaux, constitue une sorte de laboratoire pour expérimenter l'hybridation et la domestication : « Les faits que j'ai cités motivent ces aperçus sur la civilisation des bêtes féroces, et la possibilité de produire par leur moyen, des races de chiens plus fortes et plus courageuses »<sup>34</sup> : on pourrait ainsi rêver à des chiens-tigres après avoir obtenu des chiens-loups. Le critère de l'utilité ne peut jouer pleinement que s'il transforme le naturel des animaux, tout en restant dans les limites de ce naturel même. Le rapport à l'animal, pour être anthropocentrique, n'en vise pas moins à une éthique qui passe par le respect de l'animal, sans lequel il n'y a pas de respect de l'homme : c'est en ce sens qu'il faut comprendre ce précepte de Bernar-

30. *Ibid.*, p. 153 a.

31. *Ibid.*, p. 138 a. Cette condamnation de la violence faite aux conditions naturelles s'étend à l'attitude des Européens dans le Nouveau Monde.

32. Buffon a introduit un point de vue éthologique dans sa description des animaux. Bernardin le reconnaît notamment dans le *Mémoire sur la Ménagerie*.

33. *Mémoire sur la Ménagerie*, in *Œuvres*, t. 1, p. 757 a. L'histoire a été plusieurs fois racontée, notamment par Toscan.

34. *Ibid.*, p. 759 a. Ces remarques s'inscrivent dans le droit fil des projets de Buffon sur les croisements à tenter. Domestication et amélioration des espèces par hybridation sont pensées dans le même cadre.

din : « C'est un apprentissage sans doute utile pour régir les hommes que l'art d'apprivoiser les lions »<sup>35</sup>. L'installation d'une Ménagerie à Paris dans le Muséum s'était heurtée à l'hostilité de ceux qui y voyaient tantôt un symbole de l'Ancien Régime qu'il fallait se hâter d'anéantir<sup>36</sup>, tantôt la source de dépenses inutiles. D'après Deleuze, le mémoire envoyé par Bernardin à la Convention « fit beaucoup de sensation. [...] c'est à Monsieur de Saint-Pierre que nous devons la création de notre Ménagerie »<sup>37</sup>. Plusieurs textes, tous postérieurs à celui de Bernardin, furent écrits en ces années, qui nous permettent de mesurer les enjeux de cet établissement et l'originalité du premier mémoire : outre le Rapport de A. N. Millin, P. Pinel et A. Brongniart fait à la Société d'histoire naturelle de Paris le 14 décembre 1792 sur la nécessité d'établir une Ménagerie<sup>38</sup>, qui commente le *Mémoire* de Saint-Pierre, il faut signaler un texte de Lacépède en 1796 et l'Introduction, du même, à *La Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle ou description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu*, publié conjointement avec Cuvier en l'an X. Bernardin met l'accent sur l'intérêt de l'étude des animaux vivants, plutôt que morts, même s'ils sont captifs. Le rêve est d'ailleurs de leur faire oublier leur captivité en essayant de recréer leur milieu d'origine :

« On y étudiera les rapports des animaux avec les plantes qui leur sont compatriotes : ce n'est que par cette double harmonie qu'on peut les naturaliser. [...] Ils oublieront leur captivité à la vue des végétaux qui les ont vus naître, et se livreront aux amours par les douces illusions de la patrie »<sup>39</sup>.

Si les arguments d'utilité économique, d'instruction publique et de morale ne sont pas absents du *Mémoire* de Bernardin ou de Lacépède, c'est ce dernier qui se laisse le plus aller à cette utopie d'une Ménagerie dont l'agencement, imitant les conditions naturelles d'origine, offrirait un asile champêtre et riant à tous les animaux, dans un cadre idyllique, où ils pourraient s'ébattre en liberté, à l'intérieur de vastes enceintes, bien éloignées de « ces loges étroites ou malsaines » où on les a dégradés et mutilés : « que les images de la contrainte ou les apparences de l'esclavage soient éloignées le plus possible des yeux d'un peuple libre »<sup>40</sup>, dit Lacé-

35. *Ibid.*, p. 758 b.

36. Les animaux de la Ménagerie de Versailles étaient considérés comme inutiles, dangereux et coûteux.

37. J.-P. DELEUZE, *op. cit. supra* n. 3, p. 72.

38. *Rapport fait à la Société d'histoire naturelle de Paris sur la nécessité d'établir une ménagerie, le 14 décembre 1792*, Paris, Boileau, 1792.

39. *Mémoire sur la Ménagerie*, p. 760 a.

40. « Lettre relative aux établissements destinés à renfermer des animaux vivants et connus sous le nom de Ménageries, écrite au C<sup>+++</sup> par le cit. Lacépède », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 59, an IV, p. 449-462, voir p. 454.



pède, car celui qui maltraite ou contemple par curiosité un animal dans les fers s'avilit et risque de se comporter de même avec l'homme. On notera la parenté entre l'attitude de Pinel à l'égard des aliénés et les propos de Lacépède, membre comme lui de la Société d'histoire naturelle de Paris<sup>41</sup> : « substituer aux attitudes de la contrainte, les mouvements d'une sorte d'indépendance, aux privations de la réclusion, quelques jouissances de la liberté, au poids douloureux des fers, l'heureuse absence de toute entrave »<sup>42</sup>.

La condamnation sans équivoque de l'expérimentation animale est parfaitement cohérente avec ce qui précède : non seulement elle développe en l'homme des instincts vicieux, mais elle s'avère inutile. Par la terreur et les spasmes que l'expérimentateur provoque chez l'animal, cette méthode d'investigation « jette de plus grands voiles sur ce qu'on voulait découvrir »<sup>43</sup>. À défaut, Bernardin propose d'essayer ce que le plaisir méthodiquement administré pourrait nous révéler de correspondances secrètes et de sympathies entre les différentes parties de l'organisme.

Ainsi, la nature de la connaissance chez Bernardin de Saint-Pierre est contemplative, théorique pourrait-on dire : « Pour bien juger du spectacle magnifique de la nature, il faut en laisser chaque objet à sa place, et rester à celle où elle nous a mis »<sup>44</sup>. Son choix méthodologique va au-delà d'un parti pris en faveur de l'observation, contre l'expérience, elle implique le refus de distinguer, de séparer, d'analyser. On voit pourquoi les rapports avec les Idéologues à l'Institut furent si conflictuels<sup>45</sup>, et pourquoi son œuvre ne se laisse pas interpréter seulement comme prolongement de celle de Buffon. Le procès de connaissance, selon Bernardin, implique plus qu'un regard sur l'animal, un statut de l'animal, espèce vivante parmi d'autres espèces vivantes. L'anthropocentrisme n'aboutit pas nécessairement à réduire les autres espèces à une situation inférieure, mais conduit à s'interroger sur les contraintes du seul point de vue possible sur la nature, celui de l'homme.

41. *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, t. 1, 1792 ; la liste des membres et associés par ordre de réception fait apparaître dès l'origine les noms de Millin, Desfontaines, Lacépède, Thouin, Lamarck, Brongniart, Fourcroy et Pinel, entre autres. Bernardin de Saint-Pierre n'y figure pas.

42. Étienne LACÉPÈDE et Georges CUVIER, *La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ou Description et histoire des animaux qui y vivent et qui y ont vécu*, Paris, Miger, Patris (...), an X, gr. fol. Voir introd. par LACÉPÈDE, p. 7.

43. Étude 10<sup>e</sup>, p. 285.

44. Étude 1<sup>re</sup>, p. 138.

45. Le conflit se cristallisa en 1798, lorsqu'il lut à l'Institut un mémoire sur le sujet suivant : « Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ? », où il affirmait ses convictions religieuses. Voir aussi L. AIMÉ-MARTIN, *Correspondance de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Ladvocat, 1826, 3 vol., t. 1, p. 431-434.

## II. — CONVENANCE ET MISE À L'ÉPREUVE DU PROVIDENTIALISME

Pour arriver à connaître la nature et plus particulièrement l'animal, il ne suffit pas de dégager des lois générales, uniformes, mécaniques : « Aucune loi de magnétisme, de pesanteur, d'attraction, d'électricité, de chaleur et de froid ne gouverne le monde. [...] Nos sciences nous trompent, en supposant à la nature une fausse Providence. Elles mettent à la vérité des balances dans ses mains, mais ce ne sont pas celles de la justice, ce sont celles du commerce »<sup>46</sup>.

Bernardin de Saint-Pierre récuse ainsi le modèle mathématique, économique de la balance, pour lui substituer un principe d'ordre moral, d'ordre final, celui de la convenance, à laquelle sont subordonnées les lois de la compensation. Un tel point de vue suppose à la fois de rejeter la vision d'un monde uniformément réglé selon les lois de la mécanique, et simultanément d'un monde où, sous prétexte de variété, de diversité, tout serait possible. Bernardin prend le contrepied de la formule buffonienne « tout ce qui peut être est », pour définir un ordre nécessaire de la nature, qui n'obéit pas aux normes des sciences physico-mathématiques : « tout ce qui est possible n'existe pas [...] tout ce que la nature a mis est nécessaire »<sup>47</sup>. Cet ordre nécessaire se laisse aussi plier à la logique éculée d'un Providentialisme naïf. Sur ce point, joue pleinement le principe de compensation, et c'est l'aspect le plus connu et le plus critiqué de l'œuvre de Saint-Pierre. On sourit sur le lyrisme de Bernardin devant la chair fondante du hareng qui se prête si admirablement à la salaison pour le plus grand bien de l'homme, sur son enthousiasme devant cette manne divine qui descend des zones septentrionales vers les côtes de l'Europe et de l'Afrique, non sans s'être auparavant scindée en deux branches pour pourvoir aussi à la subsistance des pauvres de l'Amérique ! L'exemple des harengs se trouvait déjà chez l'abbé Pluche<sup>48</sup>, mais il est consolidé par un luxe de connaissances géographiques sur la température des mers et des courants, ou de détails sur les mœurs des harengs et de ceux qui les pêchent. Mais il y a des limites à cet anthropocentrisme : c'est parce que le primat du regard de l'homme sur l'animal doit être interprété en

46. Étude I<sup>re</sup>, p. 153 a.

47. *Ibid.*, p. 152 b. La formule de Buffon se trouve dans *Histoire naturelle*, *op. cit. supra* n. 23, 1749, t. I, p. 11 et aussi dans l'histoire naturelle des quadrupèdes,  *Animaux domestiques*, et l'histoire du cochon. C'est à propos de cet animal que Buffon critique l'utilisation des causes finales dans l'étude de la nature, et de ceux qui veulent « la faire agir par des convenances morales » : peut-être après tout, les ergots du pied du porc ne sont-ils qu'un appendice superflu et indifférent. Bernardin répliquera en expliquant que ces ergots empêchent le cochon de s'enfoncer dans la vase où il aime se vautrer.

48. *Spectacle de la nature*, *op. cit. supra* n. 17, 13<sup>e</sup> Entretien, t. 1.

termes épistémiques, qu'il y a place pour une conciliation possible entre cet anthropocentrisme dont témoigne, par exemple, le discours sur les harengs, et l'affirmation qu'il n'y a, à proprement parler aucun animal imparfait ou inférieur. « Si l'on vient à examiner un animal, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ses membres, si l'on a égard à ses mœurs, ou aux lieux où il est destiné à vivre »<sup>49</sup>. C'est un abus de l'anthropomorphisme et de l'anthropocentrisme, que de juger de la laideur ou de l'imperfection d'un être vivant, comme le montre l'exemple du porc dont les ergots ne peuvent paraître choquants qu'à celui qui n'a pas songé à quel point ils sont utiles à l'animal pour ne pas s'enfoncer dans la vase où il aime se vautrer.

« Ce qui nous paraît au premier coup d'œil une défectuosité est à coup sûr une compensation merveilleuse de la providence ; et ce serait souvent une exception à ses lois générales si elle en avait d'autres que l'utilité et le bonheur des êtres »<sup>50</sup>.

Nous sommes ici, malgré les apparences, très éloignés de ce principe de l'équilibre exact des biens et des maux que Robinet voyait dans la nature et qui aboutissait par une étrange arithmétique à affirmer que « l'animal raisonnable n'est donc véritablement ni plus parfait ni plus heureux que le moucheron »<sup>51</sup>. En effet, c'est nous qui parlons de compensation de la Providence, et nous savons que nous pouvons échapper à cette logique, alors qu'il y a peut-être, du point de vue de l'animal considéré, plein épanouissement de ses possibilités d'existence. Dans le discours de Bernardin, il y a place, en creux et de manière purement spéculative, pour un décentrement du regard, pour un point de vue propre à l'animal, qui devrait être pris en compte quand nous parlons de la nature, même si ce point de vue nous est à jamais fermé, étranger par essence.

Comment pourtant concilier « l'utilité et le bonheur de l'être », avec « la guerre que se font entre eux les animaux »<sup>52</sup>, qui s'entredévorent avec une férocité que Bernardin de Saint-Pierre ne songe nullement à dissimuler ? On oublie trop souvent, quand on parle de son « interprétation optimiste de l'univers sous les espèces d'un anthropocosmomorphisme exagéré jusqu'au délire »<sup>53</sup> que Saint-Pierre a une vision lucide de la violence qui caractérise le monde des vivants, et que c'est peut-être justement pour

49. Étude 6<sup>e</sup>, p. 208 a.

50. *Ibid.*, p. 208 b.

51. Jean-Baptiste ROBINET, *De la Nature*, Amsterdam, E. Van Harrevelt, 1761-1766, 4 vol. Voir t. 1, p. 200.

52. Étude 6<sup>e</sup>, p. 205 b.

53. Georges GUSDORF, *Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982, p. 344.

cela qu'il déploie les ressources du providentialisme avec une ingéniosité qui n'a d'égal que son embarras. Certes, les bêtes de proie sont nécessaires pour nettoyer les charniers et nous délivrer de l'infection. Mais la raison essentielle est ailleurs, et Bernardin de Saint-Pierre transpose au monde animal ce que Robinet disait de l'utilité de la guerre pour l'équilibre des populations humaines. La conservation indéfinie des individus entraînerait la destruction des espèces, et tout ce qui naît doit mourir pour que le cycle de la vie et de la mort se continue. La prolifération sans limites d'une espèce, sa longévité indéfinie briserait l'harmonie des milieux vivants, et le vieillissement des animaux ne s'accompagne d'aucune sagesse supplémentaire. La guerre des espèces est nécessaire à la conservation du monde, mais Bernardin de Saint-Pierre ne peut s'empêcher d'exprimer une inquiétude, une interrogation :

« À la vérité, plusieurs espèces de bêtes carnassières dévorent les animaux tout vivants. Mais que savons-nous si elles ne transgressent point leurs lois naturelles. L'homme à peine sait son histoire : comment pourrait-il savoir celle des bêtes ? »<sup>54</sup>.

Peut-être les espèces détruites ont-elles des compensations inconnues de nous, et sans doute sont-elles insensibles, bénéficiant de circonstances particulièrement favorables au moment de leur mort ? C'est ainsi que la multitude des blessures infligées à un animal par un autre pendant la nuit, au milieu du sommeil, ne lui laisse pas le temps de songer à l'instant de la mort, et que les espèces qui sont les plus vulnérables, comme les insectes et les poissons, ne donnent pas de signes de douleur quand on leur arrache une patte ou un lambeau de chair :

« Peut-on penser que des êtres si tranquilles entre les mains des enfants et des philosophes éprouvent quelque sentiment de douleur quand ils sont gobés en l'air par les oiseaux ? »<sup>55</sup>.

Dans l'univers de Bernardin, ni la douleur ni la mort ne sont éludées et seule notre ignorance de la convenance générale nous empêche de parler de cruauté. Mais l'observateur attentif de l'animal dans la nature sait fort bien que la violence, la guerre des espèces sont la loi commune, et que l'homme n'en est pas le seul auteur. La Nature selon Bernardin n'est pas aussi idyllique qu'on a voulu le dire, et les voies de la Providence, parce qu'elles sont impénétrables, ne se laissent pas aisément circonscrire dans la rhétorique sommaire et rationalisante de l'apologétique déiste du

54. Étude 6<sup>e</sup>, p. 206 a.

55. *Ibid.*, p. 206 b.

début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Refusant l'explication mécaniste du monde<sup>56</sup> et faisant coexister les facilités de l'admiration devant la Providence, dont il n'est pas exempt, avec une authentique interrogation sur les conditions de la connaissance de la nature et de l'animal, Bernardin s'oriente alors sur un autre chemin. Le providentialisme n'est pas effacé, il est dépassé et doublement interprété, sur le terrain biologique et sur le terrain esthétique.

### III. — LA CONVENANCE : POINT DE VUE BIOLOGIQUE ET POINT DE VUE ESTHÉTIQUE

On peut alors essayer de reconsidérer un certain nombre de « topoi » de l'apologétique, tels que l'adaptation de l'animal à ses conditions d'existence ou les principes d'ordre et de symétrie. Cette question de la symétrie des organes se laisse doublement interpréter, dans la perspective globale de la place de l'animal dans le reste de la nature et dans le cadre d'un providentialisme qui n'est pas aveugle aux difficultés : ainsi, comment expliquer que la queue des animaux soit unique, bien qu'elle soit formée de deux moitiés semblables ? Est-ce parce qu'une queue unique suffit aux besoins de l'animal, ou bien parce que, par sa position, elle est à l'abri des dangers ? Comment expliquer alors que la queue du lézard soit sujette à des accidents, certes réparables ? De quel point de vue juger ses dimensions, puisqu'elle est courte chez les animaux faibles et longue chez les forts comme les lions, les chevaux, les taureaux ? La pluralité d'explications témoigne de l'embarras de Bernardin pour trouver une réponse absolument cohérente. Les apories du providentialisme ne se soldent pas par un abandon, mais par une réorientation qui implique un autre regard, celui des rapports de l'homme et de l'animal avec leur environnement. Quand le principe de convenance s'avère insuffisant ou ambigu, Saint-Pierre recourt au principe des consonances, répétitions d'harmonies sur des plans différents, qui permet mieux d'articuler le rapport de l'animal à son milieu, à son mode de vie. Ce principe des consonances transpose l'harmonie d'un domaine à l'autre, soit en répétant ou inversant les relations, par exemple de la terre à la mer (les îles dans la mer, les lacs sur la terre), soit par reflet et écho, soit par duplication des organes. La symétrie dans l'organisme, dont J. Svagelski remarque la

---

56. L'anti-mécanicisme de Bernardin, longuement développé entre autres dans l'Étude 9<sup>e</sup>, a été bien étudié par G. Gusdorf et J. Svagelski.

confusion avec la ressemblance<sup>57</sup>, est ainsi pensée dans une logique plus générale, plastique et architecturale, de la duplication, de la double polarité, qui deviendra chez d'autres naturalistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle, la marque du vivant. Bordeu, quelques années plus tôt, avait mis l'accent sur ce « raphé » général de tout le corps, divisé en deux moitiés symétriques et il l'étayait par des faits anatomiques (dualité d'un grand nombre d'organes) et par des faits pathologiques, comme la transmission de la douleur d'une partie lésée à son point symétrique dans l'organisme. On sait de quel usage sera le problème de la symétrie organique pour la distinction opérée par Bichat entre vie organique et vie de relation, et plus généralement pour la distinction entre le vivant et le minéral<sup>58</sup>. Bernardin de Saint-Pierre, sensible à ces discussions scientifiques sur la symétrie des organes, plus visible selon lui chez les animaux que chez l'homme, hésite à l'interpréter en termes purement biologiques, mais ne se contente pas non plus de l'explication providentialiste.

Le même dépassement pourrait être observé à propos des relations de convenance qui unissent chacune des parties d'un animal à sa fonction et au milieu où elle s'exerce : adaptation parfaite, finalisée, de la trompe de l'abeille aux nectaires des fleurs, de ses cuisses creusées en cuillère et hérissées de poils pour contenir les poussières d'étamine, de son aiguillon pour se défendre, de crochets pour ne pas glisser sur les pétales des fleurs : cet émerveillement du naturaliste pour la perfection de l'insecte, qui augmente avec la connaissance de sa structure, n'est pas nouveau, et l'on pourrait invoquer Swammerdam ou Réaumur ; mais pour Saint-Pierre, il implique une autre recherche, celle de la convenance de chaque espèce animale avec des espèces végétales. Ce type d'analyse suppose une réelle observation, un savoir d'entomologiste, de naturaliste qui n'est pas négligeable. La découverte de l'ordre, c'est-à-dire d'une suite de convenances qui ont un centre commun, ne relève ni de l'évidence première, spontanée, ni d'une assertion générale qui n'aurait pas besoin d'être fondée ; elle passe au contraire par l'examen de chaque être vivant avec l'ensemble des êtres et des situations qui constituent son environnement. C'est ce projet que Bernardin développe surtout dans la Onzième Étude, à propos des plantes. Chaque être vivant est au centre d'un microcosme, mais par rapport à l'ensemble des convenances qui existent dans l'univers, « il n'est lui-même qu'un point ou un rayon de la sphère générale

57. J. SVAGELSKI, *op. cit. supra* n. 20, p. 161-162. L'usage de la notion de symétrie est en effet ambigu, mais ne se ramène pas entièrement à la ressemblance.

58. Xavier BICHAT, dans ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, Gabon et Brosson, 1801, développe l'opposition entre la symétrie des formes extérieures dans la vie animale, et leur irrégularité dans la vie organique (Article Deuxième) et du point de vue du

dont l'homme seul occupe le centre et entrevoit l'immensité »<sup>59</sup>. Cela s'étudie et ne se proclame pas sans preuve. Si la recherche d'un « accord » entre le microcosme et le macrocosme relève à bien des égards des conceptions cosmologiques de la Renaissance, il reste que Bernardin de Saint-Pierre entend donner à ces accords, à ces harmonies, à ces analogies un sens dont la science pourrait tirer profit. Il recueille un héritage ancien<sup>60</sup>, mais il annonce certains thèmes qui seront développés par la *Naturphilosophie* allemande et, comme pour elle, le fonctionnement des analogies et des lois de contraste dans le monde a deux versants, celui de la poésie de la nature et celui d'une science de la nature, pensées dans leur unité. Il faut d'ailleurs souligner la distance infinie qui sépare le traitement de ce thème de l'harmonie chez Bernardin et chez son contemporain, Jean-Baptiste Robinet : celui-ci, dans ses *Considérations philosophiques*, concevait les « rapports organiques de la Plante avec l'homme » comme « une analogie de formes et de parties qui me dit que ce sont deux métamorphoses du prototype, dont l'une, quelque éloignée qu'elle soit de l'autre, peut néanmoins l'amener par une suite d'altérations, d'accroissement et d'approximations »<sup>61</sup>. Cela l'entraînait à rechercher des analogies de formes entre les pierres, les parties d'une plante, celle d'un animal, les traits du visage humain, etc. Dans les *Études de la nature* tout au moins, ce n'est pas dans ce sens que Bernardin de Saint-Pierre étudie l'harmonie des plantes et des animaux entre eux et avec l'homme. Le travail du naturaliste consiste à chercher des correspondances, des convenances dans le monde, entre l'être vivant et son milieu :

« Nous diviserons donc les animaux comme les végétaux, en rapportant leur genre aux éléments, leurs classes aux zones, et leurs espèces aux divers territoires de chaque zone. Cet ordre met d'abord chaque animal dans son lieu naturel ; mais nous l'y fixerons d'une manière encore plus précise et plus intéressante, en rapportant son espèce à l'espèce de plante qui est la plus commune »<sup>62</sup>.

Comme on peut le constater, cette recherche de la convenance débouche sur des principes de classification qui intègrent ce qui se nom-

---

mode d'action des deux vies, l'harmonie d'action dans la vie animale, sa discordance dans la vie organique (Article Troisième).

59. Étude 10<sup>e</sup>, p. 271 a.

60. G. GUSDORF, *op. cit. supra* n. 53, en part. p. 334-348 ; mais G. Gusdorf est plus sensible à la continuité entre la pensée de Paracelse et le Romantisme allemand, qu'au sens nouveau que Bernardin donne à ses recherches.

61. Jean-Baptiste ROBINET, *Considérations philosophiques de la gradation naturelle des formes de l'être*, Paris, C. Saillant, 1768 ; voir aussi Roselyne REY, « Les paradoxes du matérialisme de Robinet », *Dix-Huitième siècle*, 24, 1992, p. 137-151.

62. Étude 1<sup>re</sup>, p. 145 b.

mera la bio-géographie et qu'on trouve un peu plus tard dans la géographie des plantes d'A. von Humboldt<sup>63</sup>.

Il reste à déterminer en quoi cette vision du monde où tout est nécessairement enchaîné en vue du meilleur, ne se laisse pas ramener au point de vue leibnizien, quoique Bernardin partage la conviction que le meilleur ne peut s'évaluer que du point de vue du Tout<sup>64</sup>, qui nous est refusé, c'est-à-dire en quoi elle débouche sur un ensemble de connaissances positives. L'homme n'est pas seulement le chef d'œuvre de la création, mais le centre d'une sphère, le point nodal auquel il faut tout rapporter et vers quoi tout converge. Bien autre chose qu'une métaphore de la perfection, l'image englobante du cercle doit être entendue positivement, comme produisant des connaissances sur le jeu complexe de correspondances, d'équivalences, d'homologies qui tissent l'univers. Ces harmonies du monde, c'est du côté du pythagorisme ou de l'orphisme qu'il faut en chercher l'origine : « Le système des harmonies de la nature dont je vais m'occuper, est, à mon avis, le seul qui soit à la portée des hommes. Il fut mis au jour par Pythagore de Samos, qui fut le père de la philosophie »<sup>65</sup>. La reconstruction d'un tel système passe par une intégration hiérarchisée, de plus en plus complexe, des convenances, des consonances, des progressions et des concerts : chacune de ces notions englobe des ensembles d'objets de plus en plus vastes, des plans différents. À chaque jeu de correspondances et d'analogies doivent être associés des contraires et des contrastes. Le projet démiurgique de Bernardin est d'arriver à une connaissance suffisante de ce réseau de relations pour dégager des lois et conférer à son système une valeur prédictive : connaissant, par exemple, la couleur de l'animal, savoir déterminer les lieux où il habite. Mais l'harmonie n'est pas un accord spontané ou immédiat des espèces entre elles ou avec leur habitat, encore moins une similitude ou une neutralisation des différences. L'harmonie de la nature ne procède pas non plus de cet arrangement agréable d'objets dont la contiguïté fait croire à quelque affinité secrète. La nature selon Bernardin de Saint-Pierre implique la présence de contraires, voire de contrastes, lorsque ceux-ci portent sur des ensembles plus vastes. Le contraire, le divergent, l'accidentel ou le monstrueux ne sont pas des exceptions qu'il faudrait taire pudiquement ou

63. Alexandre von HUMBOLDT, *Essai sur la géographie physique des plantes*, Paris, F. Schoell & Tubingue, J. G. Cotta, 1807.

64. LEIBNIZ, *Essais de Théodicée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 184 : « Dieu veut l'ordre et le bien ; mais il arrive quelquefois que ce qui est désordre dans la partie est ordre dans le tout. »

65. Étude 9<sup>e</sup>, p. 268 ; voir sur ce point Paolo CASINI, « Pythagore en France à l'aube des Lumières », in *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, éd. par Christine MERVAUD et Sylvain MENANT, Oxford, The Voltaire Foundation, 1987, t. 1, p. 245-254.



chercher à justifier, mais sont nécessaires à la beauté et à la perfection du monde, comme participant pleinement d'un système de relations. On pourrait peut-être rapprocher ces idées des conceptions esthétiques de Diderot, qui définit le beau comme tout ce qui est susceptible de réveiller « l'idée de rapports »<sup>66</sup> et souligner la coïncidence, chez Bernardin, d'un point de vue esthétique et d'un point de vue scientifique sur la nature, puisque cette « logique des contraires » qui se résout dialectiquement dans l'harmonie, s'exerce au niveau des formes, des couleurs, des mouvements, des saveurs. Chaque chose a son contraire dans la Nature, le chaud et le froid, le noir et le blanc, etc., mais des convenances se tissent entre toutes ces sensations. Aux cinq couleurs primitives, blanc, jaune, rouge, bleu, noir, correspondent la ligne, le triangle, le cercle, l'ellipse, la parabole ; le mouvement de rotation sur soi, le perpendiculaire, le circulaire, le mouvement horizontal et le repos. De part et d'autre d'un centre représenté par la troisième position, s'établissent des hiérarchies ascendantes et descendantes dont les proportions respectives vont servir à déterminer l'harmonie des êtres de la nature. Ainsi, un animal qui aura un plumage entièrement rouge avec un jabot blanc sera gai (c'est le cas des aras, des cardinaux, des colibris), tandis qu'un animal qui réunira sur lui les deux couleurs les plus distantes dans l'échelle sera caractérisé par sa discordance et devra donc être repéré comme un animal nuisible et dangereux : l'ours blanc dont le museau, les yeux et les griffes sont noirs en est un exemple parfait, de même que le tigre ou la guêpe, avec leurs rayures jaunes et noires. L'harmonie ne disparaît que si les contraires sont brusques et heurtés, tandis que lorsqu'ils se mêlent et se réunissent, ils nous procurent du plaisir. Bernardin applique le même raisonnement au mouvement des oiseaux. Les hirondelles décrivent des cercles ou des lignes ondulantes, tandis que l'oiseau de proie plonge brusquement sur sa victime, et que le chat, longtemps immobile, agit par sauts et par bonds. Bernardin s'appuie peut-être, en l'occurrence, sur le travail de Huber, qui cherche à transcrire le vol des oiseaux en cartes chorégraphiques<sup>67</sup>. La notion d'harmonies de la nature présuppose, chez Bernardin de Saint-Pierre, l'existence des contraires, même si elle en est leur point de réunion, d'effacement, de passage. Le gris et le blanc, le bleu et le jaune, la modulation du cri, quel qu'en soit le registre, sont capables de produire un plaisir lié à un principe d'ordre et de goût universel, là où, ni les contrastes violents, ni l'uniformité ne le pourraient. Mais ces considé-

66. Article « Beau », t. 2, p. 176 a, in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. DIDEROT et quant à la partie mathématique par M. d'ALEMBERT, Paris, Briasson-David, Le Breton, Durand ; puis Neufchâtel, S. Faulche, 1751-1765, 17 vol.

67. (Jean) HUBER, *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, Genève, P. Barde, 1784.

rations esthétiques qui répondent aussi à l'intention profondément picturale des *Études*<sup>68</sup> ne sont pas sans signification téléologique, y compris pour les espèces animales. Le point de vue esthétique subsume toutes les autres formes de regard possibles sur le monde animal<sup>69</sup>, parce qu'en définitive, il les exprime toutes : le beau, défini comme perception des rapports, est aussi l'utile et le bien. Un accord secret unit le jugement esthétique et le jugement téléologique, dont Kant, peut-être, se souviendra<sup>70</sup>.

Les harmonies de couleurs ou de formes définissent une sémiotique dont l'homme est la clef, mais ouvrent aussi la possibilité d'une interprétation des relations de contraste de l'animal avec son habitat en termes d'adaptation : un type particulièrement intéressant est fourni par les problèmes d'homo- ou d'hétéro-chromie et leur pouvoir adaptatif<sup>71</sup>. Pourquoi n'y a-t-il presque pas d'animaux de couleur azurée, se demande Bernardin ? Parce que tout contraste serait détruit, il n'y aurait plus d'harmonie possible. Mais est-ce pour notre plus grand plaisir que ces contrastes doivent exister ? À supposer que la réponse soit affirmative, il faut reconnaître qu'elle convient admirablement bien aux exigences des autres espèces animales d'un écosystème, qui ont besoin de reconnaître et de distinguer les espèces dont elles peuvent être la proie ou qui vont leur servir de nourriture. « En règle générale, la nature oppose partout la couleur de l'animal à celle du fond où il vit »<sup>72</sup>, comme le montre l'exemple du flamant ou flambant qui se détache des marécages vaseux où il a coutume de vivre. Lorsque ce principe est transgressé, c'est pour quelque raison de convenance supérieure qui assure la survie d'une espèce : ainsi, le limaçon, le caméléon se confondent avec les herbes ou les arbres où ils vivent, pour échapper à leurs ennemis, compensant par-là la lenteur de leur marche ou leur faiblesse<sup>73</sup>. L'ours blanc vit dans les neiges, mais la blancheur est censée augmenter la chaleur du soleil par réverbération. L'homochromie donne à l'animal une sorte d'avantage dans le milieu dans lequel il vit, mais cet avantage doit être mis en relation avec celui des autres espèces cohabitant avec lui, au premier chef l'homme. L'ours blanc

68. Cf. Étude 1<sup>re</sup>, p. 139 : « Descriptions, conjectures, aperçus, vues, objections, doutes et jusqu'à mes ignorances, j'ai tout ramassé, et j'ai donné à ces ruines le nom d'Études, comme un peintre aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu mettre la dernière main. »

69. Jean-Jacques SIMON, *Bernardin de Saint-Pierre ou le triomphe de Flore*, Paris, Nizet, 1963 : « La philosophie de Bernardin de Saint-Pierre repose sur des principes essentiellement esthétiques. »

70. Emmanuel KANT, *Critique de la faculté de juger*.

71. Louis ROULE, *Bernardin de Saint-Pierre et l'harmonie de la nature*, Paris, Flammarion, 1930, p. 154 sq.

72. Étude 10<sup>e</sup>, p. 292 b.

73. *Ibid.*, p. 292 a.

n'est pas tout blanc, comme on l'a déjà vu, et ses gémissements sourds empêchent l'homme de céder au sentiment d'une consonance agréable. L'amateur de jardin de La Fontaine eût bien fait de lire Bernardin ! Quelle est la signification du contraste entre la couleur sombre de la taupe et de son terrier, et celle éclatante, des colchiques qu'elle y accumule ? Le colchique qui empoisonne le chien s'il en mange, permet à la faible taupe de se défendre contre le chien, son ennemi naturel. Comme le souligne Bernardin, ces considérations ne sont pas sans utilité : il suffit de détruire des colchiques dans un champ pour en éloigner les taupes, ou de planter de l'épine blanche dans un bocage pour y attirer des bouvreuils. Parce que chaque plante est comme le foyer de la vie d'un animal, la compréhension des convenances passe par l'étude complexe de celles qui unissent les plantes entre elles et à leurs sols, de ces données avec les convenances animales et de celles-ci à l'homme. Le providentialisme naïf dans lequel Bernardin sombre aussi parfois, comme dans l'exemple du melon qui est fait pour être mangé en famille, se contente de rapports simples, immédiatement visibles, facilement déchiffrables. Entre la bonté de Dieu, la perfection du Tout et la bienfaisance de la nature à l'égard de l'homme, Bernardin introduit un lieu épistémique propre qui était sans objet dans le discours apologétique. C'est pourquoi il faut se méfier de l'analogie apparente des arguments. C'est au prix d'une connaissance effective des relations de l'animal avec son milieu que l'homme peut tirer parti de la guerre universelle des insectes qui s'entre-dévorent :

« L'homme peut multiplier à son gré les familles d'insectes qui lui sont utiles, et parvenir à diminuer le nombre de celles qui font tant de ravages dans ses cultures »<sup>74</sup>.

Pour cela, il faut connaître précisément les lois de la nature, l'étudier d'un point de vue éthologique et écologique, apprécier les symbioses entre animal et plantes, etc. Ce qui importe à Bernardin, ce n'est ni l'individualité animale, ni les caractéristiques de l'espèce dans une perspective de taxinomie ou d'anatomie comparée, mais la sphère d'action dans laquelle l'animal évolue, se déplace et entretient des rapports, le réseau des relations qui constituent son écosystème. À lire les *Études de la nature*, on s'aperçoit qu'il faut corriger les impressions d'un optimisme et d'un anthropocentrisme faciles, réinterpréter cette théosophie, dont on trouverait la source chez Paracelse, sans avoir besoin de remonter jusqu'à Pythagore : mais cette attitude, qui sera aussi celle de la philosophie

74. *Lettres de G. Cuvier à C. H. Pfaff, sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature*, trad. de l'allemand par Louis MARCHAND, Paris, Masson, 1858, voir p. 72.

romantique en Allemagne, n'est pas la simple répétition des systèmes de pensée de la Renaissance, et entend déboucher sur un savoir qui n'est pas dénué de connaissances, tout en s'inscrivant en rupture avec la science officielle du début du Premier Empire. Les *Harmonies de la nature*, publiées à partir de 1815, éclairent rétrospectivement tel ou tel système de consonances entrevu dans les *Études* : le livre V des « Harmonies animales » dessine un réseau complexe d'analogies, non plus de ces analogies faciles que l'immédiateté des sens fait percevoir, non plus de ces lois de proportionnalité directe empruntées aux mathématiques, comme le rapport entre la durée de l'existence d'un animal et celle de son accroissement, mais de ces analogies qui, à chaque partie d'un animal associe une partie d'une plante, à chacune de ses cinq âmes, un métal ou une planète ; entre tous ces éléments d'un système, il y a des attractions, des répulsions et des harmonies : il s'agit d'en trouver les lois et sans se contenter des intuitions de l'imagination, de les contrôler, autant que faire se peut, par l'observation des faits.

Dans ces conditions, s'explique peut-être le curieux mélange de savoir et d'ignorance qu'offre le texte de Bernardin : savoir de naturaliste, de voyageur, de géographe, plutôt que de zoologiste ou d'éleveur, savoir pour un objet si nouveau en son temps, l'appréhension de l'animal ou de la plante en son milieu, qu'il ne pouvait être pensé qu'en reléguant au second plan la perception du particulier, le travail « normal » des zoologistes, au profit d'une connaissance d'ensemble, celle de l'univers d'un animal. Et sans doute aussi Saint-Pierre avait-il besoin de recourir à des modes de penser la totalité ou l'analogie qui étaient en effet décalées par rapport à son temps, parce que les instruments conceptuels adéquats pour résoudre de tels problèmes n'avaient pas été forgés. Le lecteur actuel de Bernardin serait tenté de déchiffrer son œuvre sous l'angle d'une permanence de la rêverie magique et alchimique, anachronique au XVIII<sup>e</sup> siècle, bien que tous les travaux des cinquante dernières années aient montré la persistance de ce courant au siècle des Lumières. L'historien des sciences pourrait pour sa part poser le problème un peu autrement, en faisant remarquer qu'à l'époque où une telle forme de pensée a été élaborée, elle n'était pas frappée de la même exclusive que celle qui sépare radicalement la science des rêveries théosophiques, la spéculation de l'observation. On en veut pour preuve le jugement somme toute assez ambivalent que Cuvier exprimait à son ami Pfaff :

« Les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, que je te conseille d'acheter, [...], répondent jusqu'à un certain point à mes idées ; mais l'auteur

avait trop peu de connaissances, ce qui le fait tomber dans une foule de théories absurdes »<sup>75</sup>.

En effet, cet assentiment partiel avec la vision bernardinienne de la nature se retrouve dans les premiers écrits de Cuvier pour être violemment rejetée et disqualifiée comme non scientifique par la suite. C'est Cuvier entre autres qui instaure cette ligne de partage entre ce qui relève du travail du zoologiste, et ce qui appartient à la poésie, et ce débat de Cuvier avec lui-même, que traduit le jugement sur Bernardin, se retrouvera aussi dans sa polémique avec Geoffroy Saint-Hilaire<sup>76</sup>.

Roselyne REY,  
*Centre national de la recherche scientifique.*

---

75. Étude 11°, p. 364 b.

76. Bobby APPEL, *The Cuvier-Geoffroy Debate. French Biology in the Decades before Darwin*, Oxford, Oxford University Press, 1987.